

L'empire maternel et colonial
chez Kim Lefèvre
Eva Tsuquiashi-Daddesio
Slippery Rock University of Pennsylvania, U.S.A.

“*Qu’est-ce aimer pour une femme,*
la même chose qu’écrire.”

Julia Kristeva – Histoires d’amour.

Ecrivain de nationalité française et d’origine vietnamienne, Kim Lefèvre met le lecteur de son œuvre de fiction face à un monde à double registre existentiel qui mime sa propre existence. Elle y fait le portrait des univers parallèles qui se développent dans un contexte colonial où le désir irrationnel de construire ou de maintenir une image monolithique de sa propre culture, porte ceux qui l’intègrent, à écraser et à essayer vainement d’oblitérer tout ce qui dans leur sein-même est déjà l’Autre, c’est-à-dire, toute forme d’hybridité qui naturellement se développe sous ces circonstances. Par ailleurs, à l’image de l’espace double, flou et brouillé de l’hybridité qu’elle habite en tant qu’Eurasienne, elle travaille son œuvre dans un espace textuel et narratif double aussi. D’une part, du point de vue de la structuration textuelle, ses romans oscillent entre le récit historique de la réalité vécue tel qu’il apparaîtrait dans un ouvrage autobiographique ou biographique et l’élaboration créatrice d’un récit de fiction. D’autre part, son œuvre narrative développe le récit des conflits entre cultures qui s’opposent de manière violente comme conséquence des entreprises coloniales européennes et dont les différences culturelles servent aux colons comme aux colonisés pour animer la haine dont ils croient avoir besoin pour réussir la conquête des uns ou la libération des autres. Ses deux premiers ouvrages, *Métisse blanche* et *Retour à la saison des pluies* constituent une autobiographie romancée qui raconte la vie d’une femme à double ethnie française et vietnamienne. Son dernier ouvrage, *Moi Marina la Malinche* raconte aussi la biographie romancée du personnage historique de la Malinche, compagne d’Hernan Cortés, conquérant du Mexique, dont le fils qu’ils ont ensemble appartient à la première génération de métis mexicains.

Dans le contexte colonial, les modalités multiples du désir associé à l’amour et à la haine qui s’imposent aux personnages féminins pris entre deux cultures et deux races produisent un jeu identitaire trouble qui se dégage dans le déroulement du récit. La complexité de cette situation met en évidence les limites des analyses qui supposent l’appartenance d’un individu à une seule culture et dont les préjugés qui les soutiennent existent pour protéger et pour renforcer des notions servant à construire l’idée même de nation. Il faut au contraire, une perspective qui tienne compte de ces préjugés en tant que points aveugles, irrationnels, dont l’absurdité ne se fait pas jour que dans des situations ambiguës comme celle des métis existant à cheval entre deux mondes, isolés et exclus de chacune des cultures qui les habitent.

Dans ce sens, la figure de l' "Autre colonial" tel que Homi Bhabha¹ la décrit dans *The Location of Culture* sert à y voir plus clair : "Ce n'est pas le Moi du colon ou l'Autre colonisé, mais la troublante distance de l'entre-deux qui constitue la figure de l'Autre colonial - ... C'est en relation à cet objet impossible qu'émerge le problème liminal de l'identité coloniale et ses vicissitudes» (1994 : 45). Je soutiens l'idée que le métis est d'une certaine manière la matérialisation de cet "objet impossible". Il existe dans cet « entre-deux » colonial auquel il ne peut pas échapper avec la même facilité que ceux qui, étant d'une même ethnie, peuvent s'imaginer, au moins en tant qu'individus, libres de l'intrusion culturelle de l'Autre. Toutefois, la simple existence du métissage témoigne de l'impossibilité pour le peuple colonisé comme pour le colonisateur d'ériger des barrières ethniques ou culturelles étanches entre les deux mondes. L'œuvre de Lefèvre montre comment les rapports sexuels entre colonisateurs et colonisés tiennent à un complexe réseau de sentiments où des questions de pouvoir, se mêlent à l'amour, l'attirance sexuelle, la haine et le mépris, avec, comme toile de fond pour les deux cultures, le patriarcat d'une part et le sexisme de l'autre. Après tout, ce n'est pas par hasard que le métissage honteux passe presque toujours par la femme colonisée.

Le métis comme objet colonial double se trouve ainsi pris entre l'empire culturel de la mère (généralement colonisée) et celui du père (généralement colon), déchiré par les sentiments ambigus d'amour et de haine qui le traversent et qui dévoilent leur aspect contradictoire et irrationnel. Cet entre-deux dans lequel le métis existe est une zone brouillée en permanence où il est impossible de s'établir confortablement puisqu'en partageant partiellement l'idéologie des colonisateurs comme celle des colonisés il doit négocier doublement avec les préjugés des autres qui sont aussi les siens. Le déchirement et la duplicité identitaire qui s'ensuivent font partie intégrante de l'existence du métis marquée par une fragmentation culturelle où le jeu de valorisation et de dévalorisation dépend des intérêts politiques et économiques opposés qui s'affrontent dans l'entreprise coloniale. Il correspond ainsi à la structure de la figure du désir colonial qui, en se divisant en l'Autre conditionne de soi-même, qu'il le veuille ou non, son existence. Il doit aussi être rejeté car il menace le désir d'homogénéité raciale souvent employé comme garant de la légitimité de la prise de pouvoir politique servant à justifier le geste raciste des colons comme celui des colonisés.

Dans l'œuvre de Lefèvre les fractures multiples constituant l'Autre colonial métis dans la figure de la métisse blanche aident à dégager les similitudes perverses qui joignent les deux côtés ennemis. Par exemple, la double marque raciale dans le titre *Métisse blanche* assume une forme particulière du rejet. Le mot "métisse" introduit le thème de l'indésirable hybridité et l'adjectif "blanche" détermine la partie à rejeter pour les Asiatiques racistes. Pour le lecteur occidental cependant, cette figure en appelle une autre, plus familière, celle de la métisse jaune où c'est la partie "jaune" qui est à rejeter. Or, quelles sont les modalités de son existence dans l'œuvre ? Cette question reste à l'ombre dans les textes autobiographiques bien qu'elle émerge dans les fissures de la narration ainsi que sous le camouflage de son roman historique *Moi, Marina la Malinche* où elle adresse la problématique des conséquences du colonialisme européen pour les peuples colonisés en général.

Les mutations idéologiques : De la patrie de la mère à la mère patrie

De cette perspective, un triple versant spatio-temporel correspondant à trois périodes idéologiques illustre le jeu d'ombres et de lumières dans l'œuvre de Lefèvre. Ce jeu, dans sa relation trouble au patriarcat vietnamien et français construit l'identité de la métisse. Son premier roman, *Métisse blanche*, raconte la vie de la narratrice à partir du moment de sa naissance et suit son parcours jusqu'au moment de la séparation de sa mère et du Viêt-nam pour partir, comme boursière du gouvernement français, pour Paris. Ce premier versant spatio-temporel correspond à la période de l'empire idéologique maternel sur la narratrice qui se manifeste dans un désir obsessif de valoriser tout ce qui est associé à la culture vietnamienne et d'accepter toutes les décisions et les opinions de

la mère même quand elles supposent un rejet de son être métis.

Retour à la saison des pluies est le récit de la réussite littéraire en France, trente années plus tard. La réaction de la presse française la confronte au fait qu'en France elle est d'abord et surtout une immigrée asiatique. Ce fait réveille en elle son sens de cette identité qu'elle avait presque perdue et suscite le besoin de retrouver la mère et le pays d'origine qu'elle croyait avoir laissés derrière. C'est la période de l'empire d'une certaine mentalité colonialiste. Le récit des séquelles post-coloniales sur sa famille et le Viêt-nam qu'elle rapporte du voyage de retour qu'elle entreprend contraste avec la vie aisée de la narratrice à Paris et crée un portrait plutôt noir d'un pays et d'une famille détruits par le régime politique qui a succédé à la colonisation. Par contre le récit de l'accueil qu'elle reçoit en France n'a aucune nuance négative. Dans ce sens elle répète le geste protecteur qu'elle a dans son premier roman à l'égard de sa mère : elle semble préférer effacer les avanies de la colonisation comme une sorte de geste de remerciement à la mère patrie.

Finalement, le troisième versant spatio-temporel est constitué par les trente années de silence mentionnées très brièvement dans ses textes et qui constitueraient l'histoire de la "métisse jaune" qu'elle est en France et qui n'existe que dans l'entre-deux des deux romans. Du point de vue textuel, c'est un espace-temps mort, effacé, mais qui correspond à une période idéologique plus complexe qui implique une sorte de négociation entre les deux autres. Bien qu'elle soit la moins explicite c'est celle-ci qui, paradoxalement, éclaire le plus son œuvre. Elle se manifeste de deux façons distinctes.

D'une part, l'absence textuelle de ces trente années ne met pas moins en relief les séquelles de l'encadrement colonial français qui d'une manière perverse rend possible la narration ainsi que la publication de ces deux romans. En effet, la publication en France et en français d'une telle œuvre ne peut pas se faire de manière tout à fait innocente étant donné le bagage historique qui accompagne le geste. Dans ces conditions, mis à part le geste éditorial plus ou moins neutre du choix des œuvres de qualité concernant un sujet relatif à une période de l'histoire française, il est difficile de ne pas y voir le geste paternaliste de la France post-coloniale qui fait son acte de contrition par la bouche d'une métisse qui, involontairement peut-être, absout complètement la France colonialiste sauf dans la personne du père inconnu et haï. Son histoire de métisse jaune se réduit à peu près à ces lignes : "ce que le Viêt-nam m'avait refusé, la France me l'a accordé : elle m'a reçue et acceptée. Tout compte fait, je n'en suis pas déçue" (1989 : 405). Lefèvre semble avoir choisi de ne pas tirer les conséquences de ce qu'elle-même raconte du traitement des Vietnamiens par les Français en sa propre personne et celle de sa mère.

D'autre part, un cadre spatio-temporel sublimé par rapport à sa propre expérience, se fait jour dans *Moi Marina la Malinche*. Le choix du personnage de la Malinche dans cette période particulière de l'histoire de l'humanité ainsi que le récit à la première personne qu'elle développe autour des événements historiques font que ce roman peut se lire comme un ancien avatar des faits vécus par l'héroïne des deux autres romans de Lefèvre. L'histoire de la Malinche, esclave indienne mexicaine, métisse culturelle, dont les qualités d'interprète ont aidé Hernan Cortés à vaincre l'empire Mexicain de Cuahtémoc est racontée à partir de la subjectivité de la métisse culturelle qui y a collaboré. Lefèvre, avec une lucidité qui lui fait défaut dans ses romans autobiographiques, y fait voir l'acharnement avec lequel le colon s'adonne à anéantir le peuple qu'il soumet. Dans ce sens, ce roman se situe toujours dans le cadre de son discours sur la colonisation mais d'une perspective historique détachée de son vécu qui permet à l'écrivain d'élucider le rôle ambigu de la métisse dans l'ensemble des relations qui se développent entre les cultures que l'entreprise coloniale met face à face. Elle y montre que la fragmentation identitaire subie par la métisse comme résultat de l'antagonisme qui préside à cette rencontre rend impossible son intégration pleine à l'une ou l'autre culture.

Le rôle du genre : Patriarcat et colonisation

Les trois périodes idéologiques et leur développement en trois temps sont d'autre part fortement liées à la focalisation exclusivement féminine de la narration et soulèvent la question du genre et de son rôle dans l'entreprise coloniale. Dans les deux premiers romans, les caractéristiques physiques de la métisse matérialisent et font ressortir le noyau des sentiments patriarcaux au centre des luttes de pouvoir. Contradictoires et meurtriers ces sentiments sont fondés sur une xénophobie foncière paradoxalement partagée par les colons et les colonisés mono-ethniques. C'est ainsi que tant le désir d'indépendance des nationalistes vietnamiens, que celui de maintenir le pouvoir de la part des impérialistes français passent nécessairement par le contrôle des femmes. Dans ces conditions, force est de constater avec Ella Shohat dans son article "Culture Post-tiers-mondiste" ["Post-Third-Worldist Culture "] qu' "un discours qui est "purement" féministe ou "purement" nationaliste, ... ne peut pas appréhender les identités dissonantes à couches multiples des sujets de la diaspora ou des sujets féministes post-indépendants" (1997 : 208)²

Or, les trois romans de Lefèvre : *Métisse blanche*, *Retour à la saison des pluies*, et *Moi, Marina la Malinche* se situent naturellement dans les limites brouillées de la rencontre coloniale et dégagent efficacement la marque du racisme et du sexisme dans les sentiments équivoques cultivés de manière exacerbée sous le masque de l'amour pour la patrie et qui ne peuvent exister de manière innocente que dans la relativité de leur application à l'un ou l'autre côté de l'équation coloniale. Un jeu trouble des préjugés et des sentiments qui les masquent ou les doublent émerge et pivote autour de l'amour ambigu dans le contexte colonial et fait ressortir le côté paradoxal et irrationnel de la haine qu'il engendre. A la lecture de ces romans on constate que, si on associe les concepts d'amour maternel ou paternel ou d'amour à la patrie, soit à la métisse physique des deux premiers, soit à la métisse culturelle du dernier, un certain nombre de masques tombent pour révéler la doublure perverse de ses concepts et les horreurs que cet amour peut cacher.

Ainsi, la narratrice de Lefèvre dans ses deux premiers romans, en tant que sujet dissonant de la diaspora vietnamienne, illustre bien l'affirmation d'Ella Shohat. En effet, des éléments itératifs dans l'œuvre suivent l'évolution de la construction de l'identité des femmes qui se trouvent à cheval entre deux cultures ou deux races dans un cadre colonial où des valeurs sexistes et racistes vont toujours de pair et cela tant du côté des colons que des colonisés.

Revenant à la question de l'empire de l'amour maternel sur la narratrice, on constate que l'amour qui unit mère et fille, n'empêche pas la mère de partager les préjugés de ses compatriotes par rapport aux origines de sa fille, en même temps qu'elle s'acharne à lui construire le meilleur futur possible. Quand le devin du village, qui en regardant l'enfant métisse pour la première fois, s'exclame : "vous êtes une mère infortunée, madame ! ... L'ingratitude de cette enfant est marquée là, dans son destin" (1989 : 33) ou quand son propre frère la prévient : "Crois-moi, ... tu couves une vipère en ton sein, son sang français prendra le dessus malgré tes bienfaits, c'est de la mauvaise graine, elle te trahira" (Ibid :) la mère ne s'insurge pas contre l'injustice d'une telle condamnation de son enfant. Au contraire la narratrice remarque plus tard comment : "Ces prophéties bouleversaient ma pauvre mère qui, au fond d'elle-même n'en avait jamais douté" (). À la vue de l'enfant, le devin, dont on imagine aisément que la fonction prophétique et l'intérêt économique sont de répondre au désir du peuple, en reflétant ses valeurs les plus profondément enracinées, ne peut que confirmer des préjugés basés sur la haine de la race des occupants français. La petite métisse qu'on lui présente ne correspond certainement pas à l'attente sociale d'un enfant idéal et le devin n'a aucune difficulté à "prédire" "ce que sera son futur dans la société vietnamienne de l'époque qui cherchait à la fois son indépendance de la France et son identité comme nation.

Il est également important de noter que ce rejet se fait dans un langage qui dans la surface sympathise et témoigne de la commisération à la mère. Le devin l'appelle "mère infortunée", le frère lui parle des "bienfaits" qu'elle voudra prodiguer à sa

filles. Cependant, l'hypocrisie du discours masculin qui cache bien une condamnation en règle des deux femmes se manifeste clairement le long du texte si on le met à côté des affirmations telles que : “ Bref, elle demeurait pour tous une femme perdue, coupable d’avoir eu des relations honteuses avec un Français. N’en étais-je pas la preuve? Mon existence signait sa faute et son exclusion. Son mari, pensant comme tout le monde, lui en voulait sourdement. “ (*Métisse* 105) Il est évident que la mère qu’on considère souillée par la relation avec l’ennemi et l’enfant métisse et bâtarde, symbole de sa chute, n’éveillaient pas la moindre compassion parmi leurs concitoyens.

En fait, les infractions au code de conduite féminin sont d’autant plus graves que la contrepartie d’un tel code pour les hommes implique, comme le dit Jacqui Alexander, un défi aux définitions héritées de ce que veut dire être homme dans toute société patriarcale. Ces définitions : “ qui ont historiquement été basées sur la propriété – quelquefois comme propriétaire des biens – mais plus fréquemment comme propriétaire et gardien de la féminité “³ impliquent que n’importe quel enfant né hors mariage représente déjà non seulement un affront aux règles établies mais encore une perte de face pour la société patriarcale. Or, dans le contexte colonial vietnamien, l’enfant métis représente par surcroît l’appropriation d’une femme vietnamienne par un Français et par conséquent un affront à la constitution monolithique, encore fragile, de l’idée de nation basée sur des notions de pureté raciale et culturelle. Ceci dans un pays avec une longue histoire des invasions et des occupations: un millénaire d’occupation chinoise, suivie d’un siècle d’occupation française et une brève occupation japonaise pendant la seconde guerre mondiale. L’enfant bâtard et métis constitue la marque vivante de leur opprobre et n’a aucune chance de trouver une légitimité quelconque aux yeux du Viêt-nam nationaliste qui tient aux règles confucéennes ancestrales de conduite selon lesquelles la femme n’existe qu’en fonction de sa soumission à un mâle et que la narratrice rappelle dans son texte : “ soumission au père lorsqu’elle est enfant, à l’époux, au fils aîné quand le sort a fait d’elle une veuve “ (*Métisse* p. 21).

Par ailleurs, le traitement que mère et fille reçoivent de tous les Français qu’elles rencontrent au Viêt-nam témoigne aussi de la même mesure de duplicité. Ainsi le directeur de l’Institut Océanographique à Nha-Trang est bien disposé à apprendre le français à la narratrice, mais il refuse de l’envoyer à l’école : “ De toute évidence, il ne me considérerait pas de sa race et cela ne l’intéressait pas de sauver en moi “ la parcelle d’intelligence de son peuple “ ”. Les bonnes sœurs de l’orphelinat où la narratrice se voit reléguée pendant quelques années, vivaient détachées des enfants métisses à leur charge qu’elles sauvaient de la misère de leur destinée au Viêt-nam et qu’elles récupéraient pour l’État français. Et, bien sûr, les deux officiers français que la mère a connus l’ont tous les deux aimée, blessée et abandonnée.

Dans *Moi Marina la Malinche*, la problématique coloniale associée à des questions sexistes et racistes est traitée de manière plus explicite par le biais de l’histoire coloniale du Mexique. Dans quelques lignes, un passage de *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle Espagne* de Bernal Diaz del Castillo raconte l’histoire de Malintzin, la fille d’un cacique aztèque qui, en devenant l’interprète ainsi que la maîtresse d’Hernán Cortès, se trouve à un carrefour d’identités conflictuelles. Le récit à la première personne de Lefèvre donne pour la première fois une voix à cette femme indigène qui se voit confrontée à l’injustice des préjugés des deux cultures patriarcales et ethnocentriques au moment de la rencontre coloniale. Elle raconte comment, ayant été vendue en esclavage par sa mère qui voulait s’emparer de son héritage, elle est revendue comme esclave au conquistador. Elle se trouve ainsi monnaie de change pour les deux cultures qui commercialisent pareillement sa féminité. En tant que femme elle n’a donc aucun droit dans l’une ou l’autre culture et sa survie n’est assurée que par le bon vouloir de ses maîtres.

Par ailleurs, l’identité de l’esclave étant toujours assimilée à celle de son maître, la fonction principale de la Malinche dans le contexte de la période de la conquête devient de l’aider à soumettre son peuple à la domination espagnole. L’assimilation au maître

et à sa culture se produit dès qu'elle est achetée, convertie au catholicisme et qu'on lui donne un nom de baptême, Doña Marina, et comme telle, elle devient son alliée dans son entreprise de conquête. On efface tout son passé et on lui donne une nouvelle identité à l'image de son maître blanc qui camoufle l'entreprise coloniale en guerre sainte, censée obtenir le salut d'un peuple impie par sa soumission à une nation chrétienne. Dans ce contexte, l'identité de l'esclave qu'elle est, devient davantage brouillée par l'hybridité culturelle entraînée par sa connaissance des diverses langues du pays ainsi que de l'espagnol ; puisqu'elle peut communiquer sans médiation à l'intérieur de ces diverses cultures, elle ne peut qu'y être intégrée. Cette intégration est cependant toujours relative à sa différence ethnique et de sexe. En langue indigène elle est Malintzin, le nom que son peuple lui donne mais qui la hait à cause du rôle qu'elle joue dans leur défaite. La déformation espagnole de ce nom donne la Malinche pour le Mexique de langue espagnole, nom dans lequel l'article qui précède le sobriquet fait d'elle déjà un objet à mépriser et qui est devenue par ailleurs le symbole de la trahison féminine associé aux appas sexuels dans le monde latino-américain. Toutefois, les mots " alliée " pour les uns ou " traîtresse " pour les autres ne décrivent pas exactement son rôle pour l'une ou l'autre culture. Dans l'histoire racontée par l'un ou l'autre côté elle n'est qu'une sorte de joker qu'on utilise pour appuyer ses propres desseins. Ainsi pour les Espagnols Doña Marina, l'interprète, une fois la conquête accomplie devient une indienne quelconque. Les siens, qui ne voient en elle que la traîtresse, oublient que c'est eux qui l'ont trahie d'abord en la vendant à l'ennemi. La Malinche représente ainsi le dilemme inhérent à tout métissage. Elle se trouve tiraillée entre deux cultures à l'intérieur desquelles elle est considérée tour à tour, selon les circonstances, partie intégrante ou corps étranger. Deux éléments qui contribuent à l'aliénation de son peuple et qui constituent son métissage culturel sont d'une part l'apprentissage de la langue espagnole et d'autre part son amour pour le conquistador. Ces deux éléments sont par ailleurs les bases de la conquête et les bases d'un peuple métis qu'ils ont fondé : le peuple mexicain. Cependant dans la mesure où cette première rencontre était basée sur des faits sanglants dans lesquels les conquérants et les vaincus sont partagés par les sentiments contradictoires de haine et d'amour, de fierté et d'humiliation, de mépris et d'admiration, la situation du métis de sang ou culturel n'est jamais claire.

Cette lucidité par rapport à la situation de la métisse dans le contexte colonial ne ressort pas aussi clairement dans ses romans autobiographiques mais se fait jour de manière explicite dans deux moments clé de ce roman. D'abord dans le bilan que Malintzin fait de sa participation à la conquête du Nouveau monde. Elle doit se rendre à l'évidence qu'elle n'a rien gagné, sauf des récriminations de la part de son peuple et l'indifférence de la part du conquérant: " si du côté indien on a crié à la trahison, peu d'Espagnols m'ont rendu justice. " (*Moi, Marina la Malinche* 8). Ensuite, dans le rapport de l'annonce du mariage de raison de Cortès qui rend clair pour Malintzin sa duplicité envers elle : " Ceux qui ont eu l'occasion de lire les lettres adressées à sa Majesté Charles Quint par le capitaine Cortès ont sans doute remarqué que, sous sa plume, je devenais " une indienne ". Pas Dona Marina, ni Malintzin, une indienne quelconque. " (*Moi, Marina la Malinche* 9).

En conclusion, on peut dire que les romans de Lefèvre éclaircissent la réalité des êtres attrapés dans un monde fragmentaire où le contact ou la relation à plus d'une culture à la fois rend leur identité floue, menaçante ou tout simplement indésirable pour chacune des deux cultures avoisinantes. Dans le contexte colonial, colons et colonisés partagent les deux côtés du miroir du sexisme et du racisme et l'entre-deux dans lequel existe le métis le rend invisible aux deux car chacun rejette en lui la parcelle dans laquelle il se voit reflété. Dans le cas de la métisse, son identité se construit dans le cadre d'un processus de séduction et de rejet qui opère dans toute situation coloniale : processus scindé par la séduction qu'exerce alternativement sur la métisse le monde de la mère et celui du père ainsi que la haine qui alternativement les déchire.

Bibliographie

- Alexander, M. Jacqui. *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*. Routledge, 1997.
- Bhabha, Homi. *The Location of Culture*, Routledge, 1994.
- Díaz del Castillo, Bernal. *Historia verdadera de la Conquista de la Nueva España*. Madrid: Espasa, 1997. (trad. *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*. Paris, F. Maspero, 1980.)
- Lefevre, Kim. *Métisse blanche*. Editions Bernard Barrault, Paris, 1989.
- Lefevre, Kim. *Moi, Marina, la Malinche*. Editions Stock, Paris, 1994.
- Lefevre, Kim. *Retour à la saison des pluies*. Editions de l'aube, Paris, 1995.
- Shohat, Ella. *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, Routledge, 1997.

Notes

¹ “It is not the colonialist Self or the colonized Other, but the disturbing distance in-between that constitutes the figure of colonial otherness - ... It is in relation to this impossible object that the liminal problem of colonial identity and its vicissitudes emerge.” “Ce n’est pas le Moi du colon ou l’Autre colonisé, mais la troublante distance de l’entre-deux qui constitue la figure de l’Autre colonial - ... C’est en relation à cet objet impossible qu’émerge le problème liminal de l’identité coloniale et ses vicissitudes” (traduction personnelle) (1994 : 45).

² “A discourse which is “purely “feminist or “purely “nationalist, I have tried to argue, cannot apprehend the layered dissonant identities of diasporic or postindependent feminist” (1997 : 208).

³ “It would challenge inherited definitions of manliness which had historically been based on ownership – sometimes as owner of property- but more often as owner and guardian of womanhood “ (p. 71). “Erotic Autonomy as a Politics of Decolonization “, M. Jacqui Alexander in *Feminist Genealogies, Colonial Legacies, Democratic Futures*, Routledge, 1997.